

Lycée Victor-Duruy

Pas besoin de réveil, Bernadette a ses instructions. Elle est mon nouveau réveille-matin. La mère de Brad le réveille tous les jours, comme si nous n'avions pas de téléphones pour ça. Chez nous, la bouilloire sifflante de mon père était mon premier avertissement discret que le jour devait démarrer. Mon père a bien fait les choses finalement en mourant en été. Je suis pile poil dans les temps pour démarrer l'année scolaire sur la lune, comme si de rien n'était.

Toujours selon les instructions, Yacine me conduit à pied jusqu'au lycée. Le bâtiment est menaçant et hostile, comme une institution : un orphelinat, une résidence du troisième âge, un centre pour les filles-mères, un abri pour les lépreux. Il vaut mieux ne pas penser à mon ancien lycée, West Hill High School avec ses vastes pelouses, ses arbres centenaires, ses buissons fleuris.

J'ai toujours aimé l'école, source d'amitié, d'activité, d'ébullition et de connaissance. Oui, c'est cucul, ce sont

les mots qui ont servi pour mon discours à la fin de l'école primaire. À West Hill, il y avait un auditorium pour les spectacles, des terrains de sport : le foot (américain), le tennis, des pistes de course, une piscine, une cafétéria où la pizza et les frites côtoyaient les salades, les légumes et les fruits. J'y avais mes meilleurs amis et les profs, à part un ou deux, étaient d'un dévouement sans faille. Les prix exorbitants de West Hill nous permettaient d'avoir un lycée aussi équipé qu'un Club Med. (J'y suis allé une fois avec mon père, à Cancún au Mexique.)

Je n'ai jamais eu de crampes au ventre comme j'en ai en ce moment devant ce mastodonte avec une foule de jeunes qui semblent se trouver eux aussi devant les portes de l'enfer. Est-ce que je commence à psychosomatiser ? Nous y allions joyeusement et, ici, je ne détecte pas la moindre étincelle. Et eux au moins ils comprennent le français. Aucun comité d'accueil, aucun prof ou principal pour adresser un petit « Bienvenue » au pauvre orphelin étranger. Nous sommes tous logés à la même enseigne ici : des petits nouveaux de seconde qui entrent au lycée.

Galère ! J'emboîte le pas des autres moutons vers une cour intérieure. Il y a un peu de verdure, et même un magnifique jardin de l'autre côté de la barrière, mais sans comparaison avec mon ancien lycée. On fait l'appel. Je suis surpris d'entendre mon nom « Alexandre Charles » dans ce lieu si hostile. Au moins j'ai compris mon nom

malgré leur prononciation à la française ! Heureusement que mon prénom a trois syllabes, ça me laisse le temps de réagir.

Soudain ma tête tourne et j'ai l'impression que je vais tomber. Si je m'évanouis, je me ferai remarquer. Mais je veux absolument rester invisible alors je fournis un nouvel effort pour me tenir debout et suivre la foule. Je ne connais pas une seule personne, je suis seul au monde ; subitement je pense à ma mère inconnue, et ça me donne envie de pleurer. Elle aurait été fière d'avoir un grand fils qui ressemble à l'amour de sa vie, mon père. J'essaie de convoquer son souvenir. Il m'aurait dit : « Fais ce qui te semble bon. Sois toi-même ! » Mais papa, « moi-même » vit sur un autre continent et dans une autre langue. Comment être soi-même quand tu as perdu celui que tu as été, et tout ce qui va avec ? Comment exister quand tu as été si brutalement coupé de tes racines comme un arbre emporté par un cyclone ? Comment être soi-même quand il faut se conformer à un système que tu ne comprends pas ? Hein papa ? Je pense aux réfugiés quand même qui ont froid et faim et ne possèdent pas une miette de ce que moi je possède. Mais eux, ils se battent pour leur survie, alors que moi, je suis déjà mort.

Bon, je suis le mouvement... Une fille brune attrape mon bras.

- J'ai vu que tu tanguais. Tu as bu ou quoi ?

- *Do you speak English ?*

– *My name is Deborah.*

Il y a des gens bons, même en France. Elle parle avec l’accent débile de tous les Français. Mon père parlait l’anglais avec un accent que tout le monde trouvait « charmant ». Je me promets que le jour où je parlerai français, je parlerai comme un Français, sans le moindre accent (débile). Mais sa phrase, accent ou pas, me fait énormément de bien, et sa façon de me prendre le bras me sécurise. Elle me redonne de l’espoir par un simple geste. Des fois un petit rien peut te sauver la vie, comme quand Melissa m’a passé un kleenex à l’enterrement.

Le reste de la journée est un brouhaha nébuleux. Deborah est avec moi en français mais nos emplois du temps diffèrent ensuite. Malgré la horde de lycéens qui m’entoure, je suis seul sur Mars. Personne ne s’adresse à moi et je rends la pareille. Je comprends que l’ambiance ici n’est pas du tout « friendly ». Quand un nouveau surgissait à West Hill High, il avait tout un comité de bienvenue.

Je suis dans ma bulle de tristesse et de regrets, d’interrogations et de nostalgie. Mon père y réside avec moi. Je lui pose les questions que j’étais trop idiot et peu curieux (c’est peut-être la définition d’idiot : « peu curieux » !) pour évoquer de son vivant :

- Pourquoi as-tu quitté la France ?
- C’est quoi la France ?
- C’est comment ?
- D’où tu viens exactement ?

- Qui étaient tes parents ?
- As-tu des frères et sœurs ?
- Quels étaient tes rêves ?
- Qui était ton meilleur ami ?
- Que faisais-tu dans le ventre de ta mère ?
- Quels livres aimais-tu lire ?
- Qui détestais-tu ?
- Que voyais-tu depuis la fenêtre de ta chambre ?
- Est-ce que tu te sentais seul ?
- Quel est ton plus grand secret ?
- Où allais-tu en vacances ?
- As-tu commis un crime ?
- Comment était ton lycée ?

Cette question me fait réaliser que mon père a foulé le même sol abominable que celui que je foule aujourd’hui. Même si Louis-Pierre ne m’a rien dit, j’ai l’impression qu’il a grandi dans la maison avenue Charles-Floquet, complètement transformée par son unique habitant minimaliste, aussi bizarre qu’absent. Ainsi il serait allé dans ce même lycée pathétique. Peut-être ses fesses ont-elles frôlé les mêmes bancs, qu’il s’est évadé dans ses pensées en regardant par les mêmes fenêtres. Mais lui, au moins, comprenait les âneries que les vagues sonores indistinctes émises par mes profs et mes camarades de classe propageaient jusqu’à moi aujourd’hui.

Et il a fui pour éviter à ses futurs enfants cette malédiction éducative (cette punition même !).

Je sais avec une certitude inébranlable que je ne vais pas survivre à cette année. Et je ne sais pas, d'ailleurs, si je veux survivre !

Résidence secondaire

L'épreuve est de taille. Après une journée passée à être séquestré, incarcéré, claquemuré, rien que sortir du cloître, respirer l'air libre, marcher dans la rue, me permet de me sentir mieux sauf... que je suis vite rattrapé par une terrible évidence : personne ne m'attend, tout est glauque, je suis loin de ma véritable maison et mon père est mort pour toujours.

Devant moi, je reconnais Deborah. Elle m'a secouru une fois, peut-être qu'elle pourra m'aider de nouveau. Je suis tellement perdu. Je cours pour la rattraper et je touche son épaule comme si je saisisais une bouée de sauvetage.

Elle se retourne vers moi, arrache mon bras de son épaule en me fixant avec un mépris assassin. Son visage revêt une expression de fureur féroce. Elle m'aurait poignardé, je n'aurais pas eu moins mal. Cette fille est Docteur Jekyll et Mister Hyde. Elle se met à courir.

C'est confirmé : les Français sont fous. Quelle galère !

Je n'ai pas d'autre solution, d'autre idée, d'autre horizon que de rentrer dans ma prison dorée. C'est trop tôt pour appeler Brad. Je n'ai personne à qui parler, alors je vide mon cœur en m'installant au piano.

S'il y a des devoirs pour demain, je ne suis pas au courant. Sans pouvoir contenir mon cafard, je sors de la maison et me risque plus loin que les autres fois. Je vois une bouche de métro à la Motte-Picquet Grenelle, et je m'y aventure en descendant des escaliers. L'oncle ne m'a pas fourni de tickets de métro et il n'y a pas de guichet pour en acheter. Je saute la barrière, mon seul sport de la journée. Est-ce le début d'une vie de criminel ?

Ligne 6. Je ne sais pas quelle direction prendre, je monte simplement dans la première rame bondée pour un vrai bain d'humanité. Totalemment inhumain. Je suis tombé en pleine heure de pointe, serré, écrasé, comprimé, aplati et tétanisé. Les voyageurs trouvent quand même la place pour leurs téléphones qu'ils fixent avec concentration. Quelques-uns lisent, imperturbables. Ils sont pâles, extenués, las. Et moi, je suis comme bercé. Quand il y a quelques places, je m'assois et je lis les noms des stations Montparnasse Bienvenue, Edgar Quinet, Raspail, Denfert-Rochereau, Saint-Jacques, Glacière, Corvisart, Place d'Italie, Nationale, Chevaleret, Quai de la Gare, Bercy, Dugommier, Daumesnil, Bel-Air, Picpus, Nation. C'est la fin de la ligne 6. Je descends et je prends la direction opposée. Je crois avoir trouvé ma résidence secondaire.

Bernadette la muette et moi le sourd. Le dîner m'attend. On s'occupe de tous mes besoins sauf de l'essentiel : la tendresse, l'affection, les câlins, l'amour. J'attends minuit pour appeler Brad. Je lui raconte Deborah, qui souffle le chaud et le froid. Je raconte l'exotisme du métro. La journée de lycée pendant laquelle je n'ai pas compris un traître mot. Je réussis à injecter de l'humour dans la sinistre monstruosité de ma vie lycéenne. C'est beaucoup plus drôle à raconter qu'à vivre.

Et puis, le lendemain, tout recommence. J'y vais sans Yacine puisque je connais le chemin. Premier cours, français, ça promet. Deborah me guette et me dit qu'elle a parlé avec la prof pour obtenir la permission de m'expliquer. La prof, qui était déjà au courant de ma situation, a accepté à condition que nous restions discrets. Je la fixe comme si elle était folle. Comment peut-elle se comporter ainsi après l'accueil qu'elle m'a réservé hier soir ? Elle a sûrement un désordre psychologique, un dédoublement de la personnalité.

Demandez le programme ! La prof écrit sur le tableau et je copie les noms d'illustres inconnus (sauf Victor Hugo car j'ai vu *Les Misérables*) : Honoré de Balzac, Gustave Flaubert, Guy de Maupassant, Stendhal, Émile Zola, Molière, Marivaux, Racine, Charles Baudelaire, Louis Aragon... Chacun tombe dans une catégorie : réalisme et naturalisme, classicisme, romantisme, surréalisme.

À l'écrit, je peux comprendre un peu quand les mots en français ressemblent à ceux en anglais ou en italien. N'empêche que la tâche est insurmontable.

Deborah m'explique le devoir : « Estimez votre motivation sur une échelle de 0 à 10 et expliquez comment vous anticipez cette année de seconde. »

Sans bonne âme comme Deborah, le reste de la journée se passe dans une brume épaisse. Je suppose que comme en français, les profs savent qu'ils ont un élève non francophone dans leur classe, mais ça leur fait une belle jambe.

À nouveau, à la sortie, j'aperçois Deborah, accompagnée d'un garçon souriant. Cette fois, je suis prudent et je ne l'aborde pas. Peut-être qu'on lui jette un sort à partir de 17 heures ?

– Tu me snobes ? me dit-elle.

– Non, non, je bredouille, je suis juste pressé parce que mon tuteur de français vient chez moi.

– C'est bien. N'hésite pas à me demander de l'aide aussi.

Elle prend ensuite mon numéro de téléphone et m'envoie le sien.

– Je te présente Victor.

– *Hi !* je dis.

– Je veux bien échanger de l'aide en anglais contre une autre matière de ton choix, dit Victor.

– Volontiers pour l'anglais et je te dirai où sont mes plus grands problèmes. Pour l'instant, c'est tout et partout.

– Affaire conclue.

Mon oncle n'a pas choisi la tutrice pour sa beauté ou sa jeunesse. Elle ressemble à un personnage de bande dessinée un peu dingue, cheveux rouge flamme, lunettes jaunes, assez ronde, autour de soixante-cinq ans. Ses grosses cuisses débordent de sa minijupe. Je fixe son décolleté plongeant et je décide que je l'aime. La beauté est intérieure.

Elle commence par m'aider avec le devoir que je dois rendre au sujet de ma motivation.

– Je l'estime généreusement à 2 sur 10, tellement la montagne est haute. Presque autant que mon désespoir.

– On va réévaluer ça tous les mois. Ce n'est pas si mauvais de commencer par être réaliste.

Elle tape très vite sur mon ordinateur en traduisant tout ce que je dis. Je lui confie qu'étant donné mon niveau zéro en français, je prévois une année d'épouvante, d'horreur, de terreur, de honte, de panique, d'ennui. J'aurais pu continuer longtemps avec mes prévisions.

Elle m'a fait lire « mon » essai en m'expliquant, en me faisant bien prononcer et, à la fin, j'avais l'impression de comprendre.

– Vous parlez l'anglais à la perfection.

– Je n'ai aucun mérite, je suis anglaise.

– Pas possible. Je ne suis pas juge mais je dirais que vous parlez le français comme une Française.

– Ça prouve que c'est possible. C'est peut-être pour ça que votre oncle m'a choisie parmi tous les candidats.

- Est-ce que je peux vous inviter à dîner avec moi ?

- C'est prévu. Nous allons au restaurant. Il y a aussi des excursions à Paris, des voyages en France et en Europe : votre oncle a établi un programme culturel merveilleux ! À partir de maintenant, je me suis engagée à ne parler que le français. On va fournir de grands efforts au début tous les deux, mais vous verrez, ça va devenir de plus en plus facile.

Mon français consiste à dire « oui » et « non », à hausser les épaules et les sourcils, un langage rudimentaire fait de gestes et de signes.

Elle me remet une caisse de livres, de manuels, de films, de méthodes avec une liste de devoirs à faire pour la prochaine fois. Comme elle va venir tous les deux jours, j'ai à faire.

- La seule chose indispensable pour que ce programme accéléré porte ses fruits, c'est ton entier dévouement et ta coopération. On va se tutoyer.

Le restaurant du « programme » onclesque est marocain, un vrai dépaysement, les murs couverts de carreaux orientaux, le mobilier en bois sculpté. J'étudie le menu mais ma tutrice, qui s'appelle Gillian, me conseille d'essayer le couscous. Je suis gustativement curieux et sans freins. Je n'en ai jamais mangé, je n'en ai jamais entendu parler. Chaque bouchée est une aventure. Pour la première fois, je ne suis pas mécontent d'être en France... ou au Maroc !

Avant de partir, elle m'embrasse sur les deux joues et je remplace mon 2 de motivation par un 3.